

ALGERIE

Quels mots sur nos silences.

Olivier Schneider

*Avec l'amitié et la complicité de la danseuse et chorégraphe Nawel Oulad Ben Said
et de la metteur en scène Sonia Zarg Ayouna (co-directrice du Théâtre de l'Etoile du Nord à Tunis)*

« L'histoire des conquêtes coloniales sera une des hontes les moins effaçables de notre temps. Elle égale en horreur, quand elle ne les dépasse pas, les atrocités de la folie rouge du massacre. »

Extrait de « Civilisons » Octave Mirbeau 1898

Mouvement 1.

- L'Algérie c'est pour moi
Une plainte
Et un silence
L'Algérie c'est un amour sans lendemain.
C'est les larmes de mon beau père
Qui a combattu en Algérie
Enfin, qui ne voulait pas y combattre
Etant trotskiste
Mais qui a du, un soir, tirer ou entendre tirer
Les militaires français sur les militaires français.
L'Algérie c'est un flot d'insultes
D'insultes incompréhensibles
En arabe ou en arabe vernaculaire
En algérien je suppose
Enfin des insultes à tout rompre
Qui agressent la femme
Qui se cache derrière des Français
Qui sourient en coin.

L'Algérie a été inventée par le ministre de la guerre français Schneider
Qui a dit que l'Algérie s'appellerait l'Algérie
Et que sa conquête allait venger la perte de l'Europe
Enfin il n'a pas dit cela mais il l'a pensé
Très fort.
L'Algérie c'est surtout l'insulte proférée par un représentant du Dey d'Alger
Aux nouvelles autorités françaises
Qui remboursait un prêt par une somme infime
Un prêt qui avait permis de nourrir le peuple français
Quand l'Europe voulait sa perte
L'Alger avait été un des seuls à aider le peuple révolté.
On peut imaginer la tête du délégué à la restauration de la monarchie
Devant le délégué du Dey d'Alger
Cela ne valait pas la destruction du quart du peuple de l'Algérie conquise
Non cette insulte ne le valait pas
Mais c'est la vérité
En se plaignant d'une injustice
L'Algérie a été entièrement conquise.

Vous ne me répondez pas.
Vous ne me répondrez jamais.
Je le sais bien.
Vous n'avez peut-être pas de mots pour me répondre.

Il y a quelque part un endroit dans le désert
Où on ne peut pas aller

A moins de vouloir mourir d'un cancer
Ou d'être irradié.

Un endroit désert.

Un vide où a explosé une bombe artisanale
D'un très fort calibre
Pour le moins

Une bombe atomique.

C'était à nouveau le ministre de la guerre qui a inventé l'Algérie d'aujourd'hui
L'Algérie allait s'appeler l'Algérie
Avec un trou dans le cœur
Les français ont quitté leur femme conquise
Pleins de rancœur.

Tiens à ce propos je me souviens d'un ami qui m'a raconté ce que son grand père
faisait avant l'indépendance,
La chasse.
La chasse aux hommes.

Vous voyez il ne faut pas me laisser parler, seul. Quand je parle seul je parle toujours
de ce dont il ne faut pas parler.
Son grand père à part ça était un homme très marrant.

Chaque fois que j'ai rencontré des algériens et des enfants de français d'Algérie, ils
s'entendaient comme des cochons en foire, le même mépris pour les femmes, la même
manière de draguer, un peu lourde mais parfois efficace.
Ce que j'ai entendu alors sur les femmes algériennes....

C'est peut-être un des épisodes les plus pénibles de l'expérience coloniale française :
La mise en prostitution des femmes locales, à la fois pour rendre attrayant le pays aux
coloniaux, et pour humilier profondément le colonisé.

Ca c'est quelque chose qui m'a toujours surpris, les colons ont toujours tendance à
faire les imbéciles, à agir comme s'ils ne comprenaient rien au peuple conquis, mais ils
trouvent toujours le point le plus humiliant de l'homme à genoux, le point qui va le
rendre odieux à lui-même, qui va l'abattre littéralement.

Pour justifier cela, les français du 19^{ème} siècle aimaient à dire qu'ils prenaient exemple
sur les turcs, mais bon, les turcs ont toujours été, depuis qu'un émissaire est venu
rendre visite au roi Soleil, la tête de turc de nos mauvaises actions...

Mais cela prouve qu'ils savaient qu'ils ne faisaient pas très bien les choses, qu'ils
expérimentaient, qu'ils tâtonnaient dans l'exercice de la cruauté.

Qui ça « ils », pas les Français qui détestaient pour la plupart leur armée, leur armée
des défaites, de la misère, l'armée nationale qui avait vidé les campagnes, l'armée de

la restauration, de l'humiliation de la restauration d'une monarchie sans projet, surtout quand il s'agit de Charles X.

Charles X ? Charles X ?

Mais qui est Charles X ?

Quelqu'un a jamais entendu parler de Charles X ?

Même Charles 9 ou Charles 8 ou n'en a jamais entendu parler

Alors Charles X....

Charles X c'est celui qui a voulu faire oublier tout ce qui s'est passé, c'est le grand balayage de la mémoire, c'est le retour, c'est l'amnésie, le début de la grande amnésie nationale,

Et Charles X c'est, pour renouer avec les victoires faciles, celui qui a voulu écraser le Dey d'Alger, lui qui revendiquait encore son aide aux révoltés, au Directoire, à la Révolution, à tout ce que Charles X voulait effacer. En écrasant Alger, Charles écrasait les méchants, ceux qui avaient tué le Roi, sa femme et son fils, ceux qui avaient préféré nourrir le peuple que de venger les puissants, Charles X voulait une victoire, une victoire acceptée par toute l'Europe, qui donc s'intéressait au Dey d'Alger ? une victoire royale, le sang d'Alger pour venger le sang du Roi, et redonner au peuple le goût du massacre, du massacre juste, comme avant quand on massacrait non pas pour un principe mais pour la volonté du Roi, du bon Roi des Français, du bon roi aimé des français, surtout quand il coupe la tête des méchants.

Des massacres, les français en ont fait, mais tout le monde en faisaient à l'époque, le 19^{ème} siècle était une grande époque de massacre, faire disparaître une tribu indienne, effacer un petit village africain fait de huttes, un rassemblement aborigène, des familles nomades en Sibérie, affaires d'aventuriers intrépides dont on célèbre encore les exploits. Ce n'était pas industriel, c'était juste un moment solidaire de tueurs, peu importe les armes, il fallait par endroits faire place nette, faire disparaître ce qu'on ne voyait pas, liquider d'un trait les peuples invisibles, comme on écrase un insecte.

Pour le peuple algérien cela n'a pas été aussi facile, il y a eu des tentatives, des essais, des expérimentations, mais le peuple a tenu, on ne sait comment, il a continué à se battre, à se révolter et à survivre... on ne sait comment.

J'exagère ? non, même pas, il y a eu d'immenses épidémies dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, les français qui avaient alors la charge du peuple algérien après avoir liquidé les élites, ont laissé l'épidémie décimer la population, en ne protégeant que la colonie de peuplement, en l'affamant par la privation de ses terres, enfin c'est ce que l'on voit sur les courbes de natalité, car bien entendu il y a très peu de documents sur cela, et que des documents du camp français, mais sur la courbe de natalité il y a un trou, un trou immense, c'est peut-être uniquement la faute aux sauterelles, aux virus, mais curieusement il n'y a pas le même trou pour les blancs qui ont ainsi comblé les places vides, par chance peut-être, par l'heureuse chance de l'immunité virale des blancs....

Il ne faut pas me laisser parler, je vous l'ai dit, il ne le faut pas. Quand on ne me répond pas, je dis des choses insensées, des choses qu'il ne faut pas dire, comme si je creusais le mal qui me fait souffrir.

Est-ce que je me sens coupable ? Non, ma famille d'un côté faisait fortune sur l'amidon industriel, de l'autre... de l'autre il y avait un colon, comme dans presque toute famille française, mais il n'était pas en Algérie, il était je ne sais où, quelque part en Afrique, on m'a donné son prénom.

Il avait été engendré par mon arrière grand-mère avant que celle-ci n'épouse un journaliste parlementaire, quand elle était encore artiste d'opérette, un enfant né de l'amour je pense, un enfant auquel elle était très attachée et qu'elle montrait en exemple aux autres, bien sûr cet enfant, qui porte mon prénom n'a fait que des conneries dans sa vie. Mais c'était le modèle, et mon grand père souffrait de ce modèle, de cet enfant de l'art et de l'amour de ce fils aimé par sa mère, de ce fils colon qui en montrait, qui donnait des conseils à mon nigaud de grand père, car il avait réussi, lui.

En fait il est parti en Afrique parce qu'il avait commis l'imprudence de faire un enfant illégitime à une femme dont nous avons perdu la trace. J'ai quelque part de lointains cousins que je ne connaîtrai jamais, en France, et certainement en Afrique, mais ça je préfère ne pas le savoir.

Pourquoi ?

Parce que je hais les viols.

Oui je sais c'est quelque chose dont il ne faut pas parler, il faut parler des champs de basilique, des vignes, de la paix retrouvée, et des puits de pétrole....

Pourquoi ?

Les puits de pétrole ce n'est pas une aubaine ? C'est pourtant ce qui a enrichi toutes les grandes firmes européennes.

Quoi ? Pourquoi ? est-ce qu'il ne faut pas que je parle de cela non plus ?

J'ai le droit de parler de rien.

Tout ce qui sort de ma bouche est un liquide en trop, qui corrompt et qui sent mauvais.

Mais je n'ai pas parlé de pétrole, je parle de ma bouche.

Bon eh bien dites vous, ce dont il faut parler,
Je vous écoute...

Mouvement 2.

Je ne connais pas l'Algérie,
Je ne l'ai jamais connue,
Je ne veux pas parler de l'Algérie
Je veux parler du vide
De la colère et du vide
De la peur aussi
De la peur qu'engendre la peur
Une attirance me divise
Celle qui me fait aller vers
La peur de moi-même.

Dans un état de béance
Au souffle chaud du sable
La brise drue du silence
Tu n'es pas là.

Est-ce que des hommes ont vraiment salué la conquête de l'Afrique ?
De là aussi il y avait le silence.

Un ruisseau d'eau coule à mes pieds
Je respecte cela.

La malsaine assurance du rosier
Devant un nid de ronces

Je savoure le fait que vous ne répondez pas
Ça me prouve que j'ai raison
Car on ne répond pas
Aux questions que je pose.

L'Algérie c'est aussi le mensonge de Scapin
Un mensonge qui a si bien marché qu'aujourd'hui on y croit encore
C'est drôle d'être allé conquérir un pays dont on ne dit que des mensonges.

L'Algérie est un pays
Qu'on a voulu gagner
Qu'on a voulu garder
Qui ça « on » ?
Un roi, des généraux
Et bien sûr des gens intéressés
Car il y a toujours des gens intéressés dans l'histoire,
Mais ce « on » n'est pas le peuple français
Le peuple d'Alger a donné du blé au peuple français quand celui-ci n'avait rien.

Le peuple d'Alger a donné à Scapin le moyen de voler de l'argent au père avare d'un fils imprudent, et tout le monde aime Scapin, et tout le monde aime ces galères qui n'ont embarqué personne.

Les algériens de Scapin offrent des mets qui sont appétissant, autre raison de les aimer.

C'est difficile d'imaginer aujourd'hui le peuple français aimer le peuple d'Alger – et pourtant c'est ce qui a pu se passer jusqu'à ce que Charles X....

La bonne blague est devenue un mensonge et on raconte encore aujourd'hui qu'à Alger le peuple était un repaire de gredins.

Mensonge, mensonge, mensonge ! Ce mensonge continu sur l'Algérie, est-ce que les algériens mentent autant sur les français ?

Vous ne me répondez pas, mais je dirai que les algériens ne sont pas des menteurs.

J'aimerais être sûr que le peuple français, à l'époque des conquêtes comme à l'époque de la colonisation, n'y était pour rien.... Ils ne sont pas partis en masse conquérir l'Algérie, on ne peut pas comparer avec une guerre comme les guerres qui ont suivi.... Les Français aussi avaient une soif de revanche, ils pouvaient comprendre les rebelles algériens, eux mêmes voulaient reconquérir le Rhin, se battre contre l'Angleterre, les traités à la chute de Napoléon étaient terribles, ils pouvaient sembler injustes, et plus tard il y avait l'Alsace Lorraine. ... Ils souhaitaient la défaite ? Mais il n'y a pas eu d'abord de défaite algérienne, le traité de Tafna donnait à l'Emir vainqueur l'essentiel des terres, le traité en arabe ne reconnaissait pas même la souveraineté française, puis les choses ont changé, et les Français ont laissé faire jusqu'à ce qu'ils se révoltent pour eux-mêmes.... Est-ce qu'il y a eu en France des déserteurs pendant les colonies ? Quel Français a risqué sa vie contre elles ? La victoire n'était qu'un jeu de propagande, je n'ai pas trouvé la trace du sentiment populaire en France au sujet de la conquête. Ils ne voulaient peut-être pas bouger, comme aujourd'hui.

Dely Hibrahim, Algérie, premières années de la colonisation

Hans - Bonjour, je viens vous demander du pain.

Djamila – (ne le comprend pas, elle répond en arabe, ou bien ne répond pas)

Hans - Je suis un réfugié allemand, fuyant la misère, installé de force sur le sol algérien.

Djamila -

Hans - Non je ne sais pas pourquoi je suis ici. Nous n'avons rien.

Djamila – (réponds en arabe)

Hans - Vous êtes belle mais je ne vous comprends pas.

Djamila -

Hans - Comme je sais qu'elle ne me comprend pas je me mets à dire des bêtises...

Djamila -

Hans - Je ne sais pas comment nous allons survivre, les militaires construisent leur minaret, ils nous regardent comme leurs ennemis, ils s'amusent de nous, ils se souviennent, certains, des chemins qu'ils ont parcourus au milieu de l'Allemagne,

semant le feu et la faim quand certains de nous les attendaient comme des libérateurs.

Djamila -

Hans - Je ne sais plus qu'est ce que c'est un libérateur... Je n'y comprends rien. Vous allez rire, enfin non puisque vous n'y comprenez rien dans mon jargon allemand, mais là où nous comptons aller, il y a des indiens, des indiens d'Amérique mais c'est drôle que nous sommes à Dely ? vous riez, je vous remercie de votre blé, nous allons le moudre et le pétrir, nous allons survivre grâce à vous, est-ce que c'est bien, est-ce que c'est bien pour vous, je me le demande, je pense qu'on nous a envoyé ici pour vous détruire, enfin c'est ce que j'ai cru comprendre des militaires français, certains d'entre nous disent que c'est pour nous détruire, physiquement, et peut-être moralement, nous ne savons pas très bien pourquoi ils nous ont envoyé ici, j'aimerais presque vous prier de m'en excuser, mais il faut que je m'en excuse moi-même. Nous n'aurions peut-être pas du partir, mais nous n'avions rien, tout était détruit, nous mourions de faim, comme nous mourrons de faim ici. Je ne sais pas si j'aimerai, si mes enfants aimeront un jour cette terre, bien qu'elle soit par endroit très belle.

Djamila -

Hans - Peut-être nous pourrions planter des oliviers, comme ils poussent bien chez vous, ce n'est pas que j'aime beaucoup les olives, mais il faudra bien s'adapter.

Djamila -

Hans - Je ne peux m'empêcher de vous regarder, je suis un peu rigide, mais j'aime bien danser, danser la fête du grain de blé, danser la misère et la faim, et la solidarité.

Djamila -

Hans - Comment je pourrais dire à mes amis que je vous aime, ils me considéreraient comme un fou. Pourquoi ? pourquoi comme un fou ? c'est que pour nous, aimer, c'est très terre à terre, c'est creuser le sillon, et comment creuser le sillon d'une étrangère, sur une terre étrangère, et puis pour les français, vous êtes des ennemis, et comme ils nous protègent, nous avons appris d'eux à vous considérer comme nos ennemis. Comment savoir que peut-être demain un de ces militaires peut venir vous tuer, vous égorger et brûler vos maisons, ayant aperçu de son minaret, une sentinelle ennemie venant d'ici... Ce sont des militaires, ils ne réfléchissent pas, ils s'ennuient et veulent rapporter au pays leur butin et leurs trophées, comment leur en vouloir, ce sont de pauvres français, enrôlés pour survivre, ils n'y comprennent rien, certains servent la monarchie, d'autres l'empire, d'autres la république, tous ne servent qu'eux-mêmes, et s'ennuient quand ils ne pourchassent pas l'ennemi.

Djamila -

Hans - Mais je parle seul et vous ne comprenez rien, je vous empêche de me dire où je suis, qui vous êtes et ce que vous voulez, peut-être ce blé a un prix qu'il faudra que l'on rende, je ferai de mon mieux pour vous comprendre, et je vous laisse parler.

Djamila se tait et le regarde.

- Tout le 19^{ème} siècle les Français se sont battus, pour la paix, le pain, la liberté. Les révolutions s'enchaînent jusqu'à la République et encore au delà, c'est un peuple qui se révolte, qui se rebelle.... la conquête, cela n'a jamais été un mouvement populaire. Au contraire, l'Algérie c'est la punition des Français, les dépenses budgétaires, la punition des « indésirables » de 1848, des déportés pour leur résistance au coup d'état de 1851, c'est la punition du peuple d'être pauvre ou révolté, c'est la galère des assoiffés, de ceux que l'on veut oublier. Là bas, chacun est libre d'apprendre à devenir bourreau, conquérant, voleur et fourbe, de perdre sa morale, de devenir barbare chez les barbares – c'est ainsi que les gens pensaient à l'époque de la conquête, je dis bien de la conquête car après il y a eu la colonisation.

...

Mon arrière-arrière grand père, fait parti de ces gens qui sont partis d'Alsace pour devenir Français à part entière, et quand on perd sa région en France, on ne la retrouve jamais. Il est parti à Bayonne, mais il aurait pu tout aussi bien partir en Algérie. Puis la famille s'est retrouvée en région parisienne. Vous voyez, aucun lien avec l'Algérie. Et il y a l'éclat de l'obus dans la jambe de mon grand père, et son silence, durant toute sa vie. Un obus allemand, un obus de conquérant.

La conquête de l'Algérie c'est la dernière conquête de la monarchie, de l'Empire, c'est même la dernière conquête française. Il y en a eu d'ailleurs très peu des conquêtes par les armes, les conquêtes françaises c'est par l'intelligence et l'amour, c'est l'échange entre la Lorraine et la Toscane, c'est le plébiscite des Savoyards et des Niçois, les négociations de couloirs, le hasard, l'astuce et l'ironie, c'est par le cœur, l'intérêt partagé, ou par le jeu diplomatique, jamais par les armes. Peut-être une des dernières conquêtes françaises, c'était la Franche Comté, avant l'Algérie. Ca remonte à Louis XIV, Molière en a fait l'éloge au début d'une de ses comédies. La Franche Comté, puis l'Algérie, entre les deux, une série de défaites, des pertes humaines considérables, la débâcle, l'humiliation, les soldats russes en plein Paris, l'armée abattue, la perte des provinces. L'Algérie c'était rejouer à la guerre comme sous Louis XIV, dépenser le trésor royal, faire couler un peu de sang étranger, humilier, voler, violer, détruire, être conquérant – les derniers résistants franc comtois se faisaient enterrer la face contre le sol pour ne plus voir le soleil symbole du roi félon.

Je me trompe peut-être mais je n'ai jamais pu prendre au sérieux la conquête de la Franche Comté par les troupes du Roi. Je pense que la conquête de l'Algérie, c'est un peu la même chose, ce n'est pas sérieux ces histoires de Dey d'Alger, personne ne connaît le nom des généraux, ni des rebelles, l'idée même de conquête de l'Algérie ne semble par sérieuse, du moins pour nous, qui ne prenons rien au sérieux, surtout quand un Roi s'en mêle, c'est autre chose j'imagine pour certains franc comtois, et pour les algériens....

Au Roi, sur la conquête de la Franche Comté

Ce sont faits inouïs, GRAND ROI, que tes victoires !
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi ! Presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre,
Voir toute une province unie à tes États !
Les rapides torrents et les vents et la foudre
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras ?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,
Des soins de notre muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer ;

Mais nos chansons, GRAND ROI, ne sont pas si tôt prêtes ;
Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes
Qu'il n'en faut pour les bien louer.

Jean-Baptiste Poquelin

Mouvement 3.

Mêlés emmêlés
Par l'histoire
Une page au dos
Une page en face
Nos têtes sont attirées
L'une vers l'autre
On ne lit plus les pages
Chacune se contredisent
Chacune nie l'autre
Les mensonges de l'une
Les mensonges de l'autre
Quand on ne lit plus les pages
On se retrouve
L'un face à l'autre

On se sourit
On se regarde
On sait qui est l'autre
On sait qu'il est le miroir de soi même
Mais les pages, les pages
Sont là qui nous regardent
Les pages qui s'alourdissent du passé,
Des mensonges,
Des objections
Les pages qui s'alourdissent
Se rejoignent
S'appesantissent sur nos fronts inquiets
Nous écrasent sous leur poids,
Où nous éloignent pour respirer,
Les pages du passé,
Les pages de l'histoire
Face à face.

Les Français d'aujourd'hui qui aiment bien justifier les actes des Français d'hier, comme si le recul de l'histoire nous les rendaient tous sympathiques, qu'ils fussent ennemis, tyrans ou débonnaires, ont tendance à expliquer la politique algérienne de tous ces gouvernements qui se sont succédés, comme un besoin de revanche, un besoin de donner une gloire nouvelle à leur régime.... C'est croire que les peuples partageraient toujours le désir, les états d'âmes et les intérêts de leurs rois, ou de leurs gouvernants. Les allemands n'étaient pas déçus de la paix, eux qui l'avaient provoquée en arrêtant de se battre, par des grèves et des refus de combattre, et les Français ne voulaient pas plus aller se battre en Algérie que pendant la guerre de 1870, comme à la suivante.

Je pleurs les meurtres de la guerre
Comme ceux des tranchées
Je pleurs les morts de la conquête
Comme ceux des barricades
Je pleurs les familles assassinées
Les peuples spoliés
Les vols et les massacres
Comme l'inhumaine misère
Du peuple industrialisé
Je pleurs l'humiliation du guerrier berbère
Devant les coups de canons
Comme le sabre qui coupe le poing
Du français révolté

Tout le monde sait bien que de l'autre côté la conquête n'a pas été aussi facile, tout ce qui pouvait résister, chaque bande armée, chacun des peuples, toutes les familles, se sont rebellés contre le conquérant. Les juristes, les armées turques, arabes, les confréries berbères, chaque confrérie, chaque famille, individus, femmes, enfants, tous ont résisté, on sait bien tout cela, la conquête était un leurre, sans cesse parvenait aux français l'écho de la résistance populaire, l'armée nationale, monarchiste, impériale qui venait de France faisait ses coups de bravoure, mais se repliait sans cesse, elle ne s'imposait qu'en niant la défaite, par un mensonge de plus, les turques partis, les élites assassinées, les peuples d'Algérie résistaient sans réussir à déloger des Français qui n'osaient pas rentrer en avouant leur défaite, qui n'osaient pas renoncer aux terres qu'ils avaient accaparées, aux femmes qu'ils avaient aimées. Ils avaient pour eux, à leur côté une arme efficace, impitoyable, qui a secondé leur victoire, qui a permis leur conquête : le choléra.

Le choléra semble logique pour un pays pauvre
Mais l'Algérie n'était pas pauvre
Le choléra semble inévitable pour un pays à l'hygiène mauvaise
Mais l'Algérie était un endroit du Maghreb civilisé
Civilisé par les Romains, les Arabes, les Turcs, surtout civilisés par les algériens eux-mêmes,
Cet endroit était réputé pour la subtilité de ses juristes, pour la cohésion de sa société,
C'était un endroit policé
Et propre
Les villages géraient leurs terres de façon collective
Les litiges étaient réglés par un droit respecté,
Il y avait cette propreté que l'on connaît dans la société musulmane traditionnelle,
Parfois même un peu trop obsédée par la pureté,
Mais qui garantit au moins des grandes épidémies,
Et surtout des grandes épidémies de choléra.

Enfin ce n'est pas très difficile, même en étant français, enfant du culte de l'hygiène, d'imaginer que l'extension sur tout le siècle d'une telle épidémie de choléra ne pouvait découler que du fait de la conquête : les populations sont devenues vulnérables et

réduites à des situations d'hygiène dramatiques. Ca me fait trembler, ça me fait trembler de voir un peuple repoussé au delà de ses terres, expulsé des villages, à qui on retire le droit de puiser à tel puits, tel cours d'eau, un peuple que parfois on parque, qu'on harcelle, qu'on place entre deux feux, autant de moyens de rendre l'épidémie de plus en plus contagieuse. Les témoins de cette époque parlent d'un peuple en haillons, miséreux, réduit à mendier, à se prostituer, à se vendre, tiraillé entre la rébellion et la maladie qui le guette. Ensuite, pendant la colonisation, les autorités françaises se sont préoccupées de l'hygiène et le choléra a disparu peu à peu, ils s'en sont préoccupés comme si les algériens étaient naturellement prédisposés à la misère. Mais du temps de la conquête, et surtout de 1839 à 1871, l'enjeu était autre : il fallait mâter les rebelles, éteindre les poudrières, un travail patient, artisanal, mais où le choléra était une arme nécessaire, et bien utile, comme dans toute bonne guerre de conquête avant que l'industrie s'en mêle.

Napoléon III, propre et généreux a prétendu que la conquête était finie, qu'il allait négocier avec le « royaume arabe », mais c'était un jeu de dupe : Abd al-Kader était libéré mais exilé à Damas, et l'armée continuait son travail et empêchait toute reprise de la résistance, les colons étaient renforcés des déportés de 1851, la conquête et la colonisation des terres continuait de plus belle, malgré le théâtre parisien.

Je vous semble cynique ? Mais la guerre est cynique, et l'époque était d'un grand cynisme, tout cela semblait résulter de la loi naturelle, sélection des peuples les plus forts, les scientifiques, historiens et moralistes redoublaient de cynisme à l'égard des peuples inférieurs, on en connaît la suite...

Ca me rappelle la thèse d'Octave Mirbeau à l'époque : ce serait l'insatiable désir de cruauté des hommes, mais aussi des femmes, qui aurait entraîné les hommes hors de leurs frontières, et motivé la conquête coloniale. L'outre mer était un théâtre imaginaire des supplices rêvés, sublimés dans l'exotisme des jardins lointains ; et pourtant bien réel pour ceux et celles qui devaient le subir. Quand on sait aujourd'hui jusqu'où cette cruauté est allée, on a du mal à l'imaginer attrayante et sublime. Aujourd'hui l'homme cruel est banni de notre société, mais pendant longtemps c'était le modèle, le héros, l'homme à suivre. Le colon français en Algérie était un peu comme le cow-boy des Westerns, dans une nature sauvage, environné de guerriers farouches, il s'installait, bravant tous les dangers, et n'hésitant pas à supprimer virilement, à la loyale, toute résistance, à devenir plus barbare que le barbare pour l'essor de la civilisation et la paix de son clan. C'est du moins l'image que certains et certaines pouvait avoir, vue de la métropole, dans les salons cossus de Paris, au moment où il fallait prendre quelques décisions au sujet de ces terres éloignées, si lointaines.... Ah le charme des colonies.... Où tout est possible...

Vous me demandez pourquoi je dis tout cela ? Mais pour aimer, pour apprendre à aimer l'Algérie, pour apprendre à aimer tout court.

L'Algérie n'est pas un poème qu'on aime ici, être français c'est d'être incapable d'aimer l'Algérie, d'aimer le pays, comme son souvenir. C'est un pays qu'on craint, qu'on hait, qu'on ignore.

Je veux être capable d'aimer l'Algérie comme on aime un pays qui me côtoie, un pays dont la culture croise la mienne, comme on aimerait la France algérienne, cette part de nous-mêmes.

J'aimerais que l'Algérie ne soit pas un problème, une colère bien française, un dégoût, une peine, un mensonge, une absence. Que l'Algérie soit belle, riche, cultivée, pour nous, car elle l'est effectivement, quand nous ne voulons voir en elle, qu'un monstre qui nous repousse.

Pour aimer, j'ai besoin de connaître ce qui repousse la personne aimée en moi, comprendre ce qui me fait peur, ce qui m'éloigne, ce qui m'en rend éternel étranger.

Mouvement 4.

Les premiers colons français sur le sol algérien étaient des allemands, des émigrés de Bavière, de Prusse et du Wurtemberg. Ils voulaient embarquer de France pour l'Amérique du Nord, ils ont été envoyés à Dely, enfin à Dely Hibrahim. C'est comme cela que la fameuse colonisation de peuplement a commencé. L'emplacement était mauvais, pas d'eau, pas de terres arables, et bien sûr aucun moyen de revenir en Allemagne ou de partir ailleurs. Alors chacun s'est débrouillé, sous la vigilance des militaires français ravis de leur petite expérience : comment des blancs s'installent et quel impact cela a-t-il sur le reste de la population.

L'Algérie est accueillante, les lois de l'hospitalité respectées, les émigrés ont été bien reçus, et malgré eux, ils ont ouvert la voie à la spoliation systématique des terres.

Pour consacrer la gloire du génie militaire, une des premières constructions française a été un minaret, vraiment un minaret, à la mémoire du commandant du génie Boutin, pendant que les émigrés allemands mourraient de faim et de misère, ils ont érigés ce minaret, avec une précieuse table d'orientation.

Ensuite il y a eu les routes, mais qui a construit les routes ? Il a fallu faire venir des maçons, des carriers, des terrassiers, beaucoup sont venus d'Alsace, pour donner une idée, de 1846 à 1856, 8 000 alsaciens environ ont émigrés en Algérie, cultivateurs ou ouvriers, on leur offrait l'autorisation de passage, le reste était à leur charge.

Pour résumer, et que vous compreniez bien, jusqu'en 1870, le régime qui tient l'Algérie est militaire, les colons allemands, alsaciens, italiens, maltais, espagnols, sont utilisés à des fins militaires, afin de conquérir les terres sur les tribus arabes en constante rébellion, en grignotant par des réquisitions violentes les terres des paysans insoumis, en construisant des routes, pour relier les fortins entre eux. C'est une violence constante, c'est le Far West, les massacres, la force, le sang – les premiers colons profitent et subissent cette situation, ils demandent en vain la fin du régime militaire, mais ne s'installent que par sa force et sa violence. C'est un régime militaire en Algérie, car la France est elle-même sous la coupe d'un régime militaire, mis à part la petite parenthèse de 1848, et la timide liberté des années 1830, Napoléon III fait un coup d'Etat, l'armée est maîtresse des jeux politiques, la force est Reine.

Alors en 1870, que faire ? L'abandon du régime militaire en France, aurait du entrainer l'abandon du régime militaire en Algérie, et le départ des terres africaines. Mais comment partir quand on vient de subir une défaite ? La défaite d'une armée dont déjà des algériens avaient fait partis... C'est pas facile la défaite pour des Français, c'est un peu ce qui relie les français entre eux : on nie la défaite, on ne veut pas de défaite, au mieux on transforme la défaite en victoire, au pire on la rumine amèrement, mais on ne l'admet pas. L'Alsace était perdue, voilà qu'il aurait fallu admettre la perte de l'Algérie ? Difficile pour des militaires qui ne rêvaient alors que d'un nouveau coup d'Etat, un Roi, un impérial, qu'importe, un homme de paille adepte de la force. Mais le prétendant royal ne voulait pas de coup d'Etat, et l'Empereur était vaincu, encore fallait-il occuper les militaires... On pourrait tout expliquer par ça, comment occuper les militaires, et la succession des guerres coloniales ressemblent à un passe temps, les militaires loin, qui tuent des gens qu'on ne connaît pas, et la République respire, pas de coup d'Etat, la paix, la belle vie !

En Algérie c'était un peu moins gai, on le devine. De même en Asie, en Afrique, un peu partout où les militaires s'amuse et gagnent contre les piques de bambous et les calebasses.

Ca c'est ce qu'on appelle la colonisation.

L'oncle *Arthur* de ma famille était un de ces militaires, il s'amuse et grimpe en grade par des manœuvres que lui-même et son régiment contrôlait. Il ne nous a rien raconté de ce qu'il a fait, il se contentait de laisser entendre qu'il était respecté et œuvrait pour la France, c'est-à-dire pour lui-même.

Mais il ne s'agit plus de conquêtes, la République n'est pas un régime conquérant, pour une raison simple : les militaires ne sont pas prêts à mourir pour elle, et elle n'est pas prête à leur donner des victoires qui les rendraient populaires, on se rappelle de Napoléon en Egypte. On ne veut pas qu'ils reviennent le front victorieux, on préfère qu'ils s'enlisent, qu'ils s'amuse et qu'ils s'enlisent, c'est un peu le programme de la troisième république.

Dely Hibrahim, Algérie, quelques années plus tard

Hans - Je suis revenu car nous n'avons toujours pas de quoi manger. Je prends des risques pour ma vie, mais qu'est ce que ma vie peut bien coûter quand nous ne sommes plus rien. Je commence à comprendre ce que les français veulent faire de nous autres allemands : ils veulent que nous soyons leurs civils, leurs civils français, et je vois que peu à peu, pour eux, pour vous, nous nous confondons. Nous n'avons rien ici qui ressemble à notre pays, déjà celles et ceux qui étaient vulnérables sont partis, et nous ne savons pas même où les enterrer. Je veux dire nous ne savons pas bien où nous sommes, et quand on enterre les morts, c'est troublant de ne pas savoir où nous sommes. Nous ne savons plus qui nous sommes, où nous sommes, et qui vous êtes. Perdus dans un monde au soleil écrasant, aux froids terribles, sans connaissances, laissés à nous-mêmes, tout nous surprend. Quelle faute avons-nous payées ? Pourquoi où que nous soyons, le grain ne pousse plus, le sol semble nous repousser. L'Amérique semblait pourtant une bonne idée, une terre à conquérir, tout recommencer. Mais ici, ce n'est pas l'Amérique, rien ne ressemble à nos rêves, à nos désirs. Nous sommes dans une forteresse, si nous y restons nous mourrons, si nous en sortons nous risquons de mourir, la plupart d'entre nous à peur de vous, car nous ne savons pas qui vous êtes, de quel peuple, de quelle nation, de quelle religion, de quelle misère ?

Djamila -

Hans - Vous avez des terres, vos familles sont heureuses, vous n'avez pas comme en Europe vécu les guerres. J'aimerais avoir un passeport pour passer la frontière. Quel est ce pays où nous restons au bord, sans jamais y entrer ? dans une île entourée de frontières, au centre un mirador, comme un camp militaire, et nous, qui n'avons jamais combattu, qui ne voulons pas combattre,

qui voulons juste nous nourrir et nourrir nos familles, nous tombons comme des mouches en terre étrangère, seule nous sauve pour l'instant votre hospitalité. Mais pour combien de temps ?

Djamila -

Hans - On parle de nous donner ces terres que tu cultives avec tes proches, je pensais qu'elles t'appartenaient... Il paraît qu'elles appartiennent à un homme de passage qui s'est éloigné d'ici et qu'on ne peut retrouver, un certain « Marabout », certains disent qu'il est mort sans descendance, enfin que ces terres ne vous appartiennent pas et que dès lors elles peuvent nous être confiées. Cela nous soulagerait bien, je l'avoue, et puisque vous avez pris l'habitude de les cultiver, ce serait juste de vous associer à nous, je veux dire, si nous devenons propriétaire, ce serait injuste de vous expulser puisque vous en avez usage, même si dans le même temps nous en aurons le droit, mais ce serait injuste. Ce que je ne comprends pas c'est qu'apparemment aucune terre ne vous appartient en propre, elles appartiennent toutes à ce « marabout », ce devait être un grand propriétaire foncier, mais comment se fait-il qu'il ne vous ait rien légué en propre, ou à ses héritiers ?

Djamila - ...

Hans - Tu me regardes comme si la conquête c'était moi, comme si seul, je représentais la conquête de ton territoire. Ils ont commis des meurtres je sais, ils ont privé de terres ta famille, mais la conquête n'a pas de visage. Elle n'est ni lui, ni moi, elle n'est ni le français au casque colonial, ni le paysan assassin parce qu'il cultive, ni même le bourreau qui exécute, ni le fedayin, ni les troupes coloniales, ni même le roi ou le français dans un bourreau, la conquête n'a pas de visage, c'est ce qui la rend plus terrible. J'ai vu la conquête avancer en Allemagne, j'ai cherché en vain son visage, qui était-ce ? ce militaire à l'accent bizarre, mi français mi autrichien, ce général d'infanterie, ces commerçants qui en profitent, ce général si lointain aux cartes marines, aux décorations incompréhensibles, est-ce ces allemands, de Thuringe, de Prusse ou de Bavière qui marchent avec l'ennemi, est-ce ma libération ou ma plainte ? est-ce la perte de mon frère, les larmes de mon grand père, la rage de mon fils ? Qui est la conquête ? est-elle douce et généreuse, est-elle un bien ou un mal, est-elle destruction ou renouveau, espoir ou désespoir, est-elle le butin, le sang, l'intérêt, quel est son visage, est-ce le mien ou le mien, est-elle un homme ou une femme, un pantin ou un crime ? La conquête a-t-elle un visage ? Tu me regardes en pensant que c'est le mien car tu cherches à pleurer les tiens, tu cherches un coupable, et moi je viens pour demander encore quelque chose, je suis un homme, un blanc, un blond, mais je suis un allemand, et les allemands, pour l'instant sont des victimes....

- La colonisation, l'Empire colonial, c'est ce qui nous a fait vous et moi, nous sommes tous les deux issus de cette histoire, une histoire complexe, délicate, vécue par chacune de nos familles différemment, finalement un grand malentendu. En quoi le compromis républicain pouvait-il engendrer le régime colonial ? Quel rapport y-a-t-il entre le souvenir de 1789 et le Tonkin ? C'est absurde, la colonisation n'a aucun sens, c'est un moyen de garder l'héritage des conquêtes royalistes et impériales, c'est la compétition imbécile avec l'Angleterre, compétition de généraux, d'entrepreneurs habiles, d'opportunistes en tous genre. Pas de programme, pas de lutte, aucun idéal, une soif d'opportunisme, un délire de scientifiques et d'expérimentateurs, la peur des militaires (s'ils revenaient de là bas ?), la folie, l'ignorance et la peur, la peur de la vengeance des peuples spoliés, battus, massacrés. Alors être français ça a été être complice, plus ou moins intéressés, plus ou moins orgueilleux d'une conquête factice, une conquête sur les cartes : l'AOF, l'Algérie, l'Indochine. Mon père se souvient encore de la fierté des gamins d'avoir des terres plus grandes que celles des Anglais, un peu déçus par le Nigéria, rassurés par le Congo, les belges étant un peu français. Des querelles et des jeux d'écoliers, personne ne croyait à l'Empire Français, l'Empire Français c'était la défaite de Napoléon, Napoléon III, la défaite qu'on voulait oublier, le blanc, l'amnésie du peuple français qui n'en avait que faire des conquêtes d'Afrique, des routes et des écoles à construire.

La colonisation, pour moi, d'ici, c'est rien, c'est les imbéciles en vacances, c'est les cartes des poubelles, c'est la nostalgie de colons oubliés, les colons qui n'ont rien compris, les colons qui eux-mêmes ont tentés de faire les massacres que l'armée ne faisait pas, les colons qui ont cru conquérir, mais qui restaient des pauvres comme les autres, des pauvres oubliés, des citoyens rejetés.

Oubliés par la France, abandonnés au milieu d'un peuple conquis qu'ils ne connaissent pas mais se doivent de dominer. Amoureux de la lumière d'Alger mais ne connaissant pas ceux avec qui ils la partagent. Je parle du soleil et pas de cette mer à laquelle ils interdisaient l'accès à ceux qui auraient du l'avoir de plein droit.

Un temps en Algérie

Malheureux face à face
La plage nous sépare
La plage mêlée de rocs
La plage du débarquement de l'occident
Sur les terres africaines
- Je suis né ici
- Je suis née ici
- Je suis chez moi
- Tu es chez moi
- J'ai le droit pour moi
- Tu as le droit rien que pour toi
- Je suis d'ici
- Tu es de là-bas
- J'ai toujours voulu travailler avec toi
- Tu as toujours voulu me faire travailler pour toi
- Tu es étrangère

- Tu es étranger
- Dans le même pays
- Que fais-tu là ?
- Je suis né ici, mes parents sont nés ici, nous ne partirons pas
- Alors pourquoi ne te sens tu pas comme moi ?
- Parce que je suis français, français d'Algérie.

Je ne me suis jamais senti français comme les français d'Algérie. Pour moi c'est une sorte de folie, de schizophrénie, comment se dire français si on est français d'Algérie ? Je pense que c'était un délire, qu'ils étaient schizophrènes, comme l'était toute l'administration coloniale, comme l'est souvent l'administration aujourd'hui. Comme le français, fidèle à ses mœurs sur son territoire, devient autre quand il est adepte du tourisme sexuel. Comme tel ou tel ministre de la République pouvait garantir aux français comme aux résidents sur le sol français, l'égalité des droits, tout en déportant des peuples entiers, et en légalisant l'apartheid hors de métropole. De la folie, de la pure folie, une sorte de double identité, universaliste d'un côté, de l'autre esclavagiste, chaque français à son double. Le communard, a eu son double en outre mer, le français de métropole a eu son double en Algérie. Camus était colon en Algérie et citoyen, en France, il était comme double, double conscience, double folie, comme Rimbaud, comme tous ces français qui ont joué le jeu du double, le double blanc, le double noir comme le cygne du ballet, comme la mort du cygne, un ballet d'occident qui justifie de manière sublime l'atrocité des sentiments.

Pendant longtemps les « sujets » de la France, les « indigènes » n'avaient aucun recours sinon la société des Droits de l'Homme, qui elle-même a mis longtemps à rejeter le colonialisme.

Au moment où la République accueillait les réfugiés politiques du monde entier, au moment où le peuple manifestait contre la politique de violence et de rejet de l'extrême droite, les voix restaient rares contre la politique coloniale. Blum a dit lui-même pendant le procès de Pétain qu'il avait admiré le militaire Pétain qui avait pourtant écrasé la république du Rif d'Abd El Krim, puis rejoint Franco, et il rajoutait, qu'il l'admirait comme tous les Français. Ca me fait penser aux films américains quand tout le monde prend parti pour celui qui réussit à tuer le maximum d'extra terrestres ou d'étrangers obscurs. Mais quand on lit les humanistes et républicains de l'époque, on lit un aveu : ils ne savent pas très bien qui est en face, ils trouvent intolérables les saccages, la violence qu'on exerce contre eux, mais qui sont ils ? qui sont ces sujets lointains qu'on ne comprend pas ?

Des gens soumis ? et qui se taisent ?

Peut-être des gens soumis et que l'on croit se taire, la soumission arrange tout le monde, bourreaux et humanistes, car elle se tait, on l'oublie vite.

·
Tout explose, on le sait, à Sétif le 8 mai 1945. Les algériens renouent alors avec les rébellions de la conquête, les français redeviennent les conquérants passés. La colonisation, n'était qu'un mensonge de plus, mensonge pour les colons français qui pensaient vivre dans une terre conquise, mensonge pour les algériens qui pensaient le régime militaire abolit.

J'ai sauté la guerre ? Laquelle ? Pour l'Algérie, la guerre était permanente, l'Algérie était de fait un état de guerre, quand la guerre a pris un autre visage, quand il s'est s'agit de libérer le peuple français, les algériens ont compris. Ils ont compris quoi ? Je ne sais pas, je ne suis pas algérien, peut être vous vous pouvez me dire, mais ils ont compris quelque chose, et ce que je sais, de mon point de vue, de ma famille française, sans aucun rapport à l'Algérie, sinon d'être française, c'est qu'à partir de ce moment là de l'histoire, la République ne pouvait plus, non seulement être conquérante, mais non plus être coloniale. Je ne sais pas si ce sont les algériens qui ont véritablement changé, qui ont pris conscience, comme souvent il est raconté, par eux, par nous, je pense que jamais l'Algérie n'a cessé d'être en rébellion, je pense que chacun gardait la mémoire de la conquête, et que l'envie, le besoin de chasser les conquérants restait une lutte constante, seule la confusion préservait les colons : étaient ils voisins ou conquérants, dans une société de citoyens français tantôt basée sur le respect des mœurs et des lois de chacune des sociétés, tantôt niant celles-ci pour affirmer les siennes ? Je comprends que la confusion ait profité aux français, que la confusion puisse elle-même asservir un peuple, sans même l'usage des armes mais soyons clair, la rébellion n'a pas commencé en 1945, disons qu'elle y a trouvé une plus grande clarté, un message clair : les algériens massacrent les français, les français massacrent les algériens : je pense qu'on ne peut être plus clair.

A Sétif, c'était un rassemblement pacifique.

Ensuite il y a eu le 20 aout 1955, là ce n'était plus pacifique, c'était une offensive organisée durant plus de 3 mois minutieusement, par les principaux dirigeants de la résistance, Chahid Zighoud Youcef disait «*Nous devons montrer à notre peuple que nous sommes capables de le mener vers l'indépendance* », il entendait ainsi par la violence et la coordination de la révolte armée, provoquer un déclic chez les algériens. Jacques Soustelle lui-même insiste sur l'effet psychologique de cet évènement : la perte de la « confiance » - dont la répression de l'armée française a eu une grande part.

12 000 morts selon les algériens.

1200 selon Soustelle, mais il rappelle aussi les initiatives personnelles des colons, certains se sont vengés eux-mêmes. Le processus est devenu alors irréversible.

Mais le déclic est peut-être venu des Français eux-mêmes, ils ne le diront jamais, du moins ceux de cette génération, je pense à mon grand père, sa jambe qui le torture en silence – il rêvait de la Grèce, d'être un grand historien de la Grèce antique. Il est allé en Grèce, mais en touriste, sa femme à ses côtés, je me souviens encore des photos, il était fier de poser ses pieds sur le sol grec. Il a passé sa vie dans un lycée, les élèves étaient dissipés paraît-il... Son silence, c'était de son silence que je voulais parler, le silence de toute une armée vaincue en un mois, des prisonniers français et algériens réunis dans les camps allemands, les défilés quotidiens de la Wehrmacht à Paris derrière le traditionnel drapeau chinois, le silence d'une vie dont aucun rêve ne se réalise, moqué par son frère, moqué par sa femme, et la blessure constante. C'est des français dont on ne parle pas, des français au fond qui n'ont rien fait, ni résistance, ni collaboration, ni guerre coloniale. Le rapport avec l'Algérie, aucun, mais justement les français de cette génération n'avaient aucun rapport avec l'Algérie, toutes ces années de colonisation n'ont créé aucun rapport, ni de gloire, ni de honte, entre les français et l'Algérie. Rien. Le vide.

Les Algériens ont peut-être crus, longtemps, avoir été conquis par les français, les français n'ayant plus de roi, plus d'empereur et même parfois plus de dieu, il fallait bien qu'ils aient conquis l'Algérie par eux-mêmes. En fait non, la conquête s'est faite au nom de Charles X, de Louis Philippe, de Napoléon, et d'intérêts particuliers, elle ne s'est jamais faite au nom du peuple français, le peuple français n'a pas conquis l'Algérie, il l'a gardée conquise par d'autres, il en a profité, comme une dépendance dont on ne sait plus très bien se défaire. Les colons, ont tout fait, jusqu'à prendre les armes eux-mêmes pour que l'Algérie soit enfin conquise par le peuple français, par la république, par eux-mêmes, mais c'était impossible, c'était une chose impossible.

Les larmes de mon beau-père, ses larmes et sa violence parfois. Un soir seulement il m'a parlé de sa guerre, la guerre d'Algérie, la peur, l'envie de s'enfuir, la peur de mourir pour une cause qu'on combat soi-même, la peur de l'armée entière, la peur de combattre même, et la peur de soi-même. Une étincelle, peut-être un coup parti par erreur, et l'armée toute entière qui ouvre le feu... contre elle-même.

On peut demander de se faire pardonner, pour la sauvagerie, la cruauté, l'arrogance de nos ancêtres, nous accorder le droit de nous excuser, et recevoir nos excuses, c'est une chose délicate et généreuse de la part des algériens d'aujourd'hui. En vérité je pense que le pardon n'est pas possible. Ce qui me sépare de vous, ce n'est pas une culpabilité ou une faute, c'est le vide. Tout ce qui s'est passé en Algérie me semble aujourd'hui comme une gigantesque expérimentation, jusqu'aux essais nucléaires la veille de l'indépendance, jusqu'à la récente guerre civile – la France n'est pas coupable, elle est le malheur de l'Algérie. Rien n'avait de sens, ni la conquête, ni la domination, ni la colonisation, ni la dépendance, sinon une vaste et incessante expérimentation humaine. Tous les français se sont dit un jour : l'Algérie n'est pas conquérable car il y a un peuple, une culture qui ne sera jamais française en conscience, tous, du paysans bavarois de Dely Hibrachim, au ministre de la guerre, du Roi aux députés, des journalistes aux colons, tous se sont dit qu'à moins d'exterminer un peuple on ne pouvait pas conquérir ni par les armes, ni par le cœur, l'Algérie. Mais le besoin d'expérimentations à été trop fort pour renoncer à notre présence sur place. Ni de gains à faire, ni de terres à prendre, mais des essais à n'en plus finir, des essais de plantations, bananiers, canne à sucre, des essais médicaux, des essais en tous genres, et bien sur des essais d'armement, jusqu'à la torture, enfin le nucléaire. Comment se faire pardonner cela ? On peut pardonner à un homme d'user de sa force quand il n'en use plus, on peut pardonner à un homme de nous voler quand il le rend ou fait amende honorable, on peut pardonner un meurtre si on le paie, de même pour un viol. Mais une expérimentation ? Sans gain ni profit, sans vol, ou plutôt avec gain, profit et vol et viol et violence, mais à seule fin d'une expérimentation ? Qui en est responsable ? Ce sont pour la plupart des décisions de cabinets, des brochures scientifiques : l'Algérie est un pays chaud, un pays froid, les algériens viennent d'ici, viennent de là... Où expérimenter cela ? Pourquoi pas en Algérie, cette terre qu'on ne pourra jamais conquérir, qu'il faudra bien abandonner un jour, peuplé de colons indésirables, et d'un peuple qui nous hait certainement, car comment ne pas nous haïr après tout ce qu'on lui a fait ?

Dely Hibrahim, Algérie, 1842

Hans - J'ai été puni et je mourrai de faim. Je n'ai pas d'autre choix que de mourir. Je n'ai pas fait une faute si grave, mais je me suis moqué de l'administrateur militaire. Il a les pleins pouvoirs, comme celui de me faire mourir de faim. Avec les autres français, nous ne pouvons pas nous associer, nous n'en avons pas le droit, le droit d'association, on me l'a dit n'a pas été accepté par les messieurs de Paris. Chacun est seul ici. Je n'ai ni associés, ni avocat, c'est le régime militaire ici. Je vais mourir de faim, mais c'est mourir aussi de manque de dialogue. C'est le dialogue qui me manque. Le dialogue. Je n'ai pas su dialoguer avec celle qui me donnait du pain. Je lui ai pris ses terres, c'est sûr, même si je reste sous les ordres de l'administrateur militaire, ils m'ont donné ses terres. Le marabout, c'était un savant de passage, c'est un peu comme si on décidait que celui dont le nom nomme nos rues était le propriétaire, celui qui dont l'on nomme nos rues chez nous, au nord, c'est aussi un savant de passage, un homme important dont on respecte la mémoire, ce n'est pas le propriétaire de nos rues. Les militaires français se remplissent les poches à coup de mensonges, et nous empêchent de comprendre ceux contre qui ils luttent. Alors nous, nous sommes seuls. J'ai vu des déportés français, jetés dans les cellules pleines de choléra, aux mêmes draps que les rebelles, je les ai vus qui se méfient de tout le monde, qui cherchent à s'enfuir. L'Algérie est un bagne, c'est une prison pour tout ce qui gêne là bas. Les ouvriers, les paysans qui arrivent souffrent comme nous, privés de liberté, sinon celle de priver de leur liberté les autres. Comment dialoguer avec eux ? Je ne suis pas un révolutionnaire, je suis un paysan allemand qui fuit la misère, je ne me suis jamais rebellé, et maintenant, je deviens seul quand mes amis sont morts. Avec qui dialoguer, avec qui. Je ne peux pas aller la voir, celle qui m'a donné du pain, avant cela, avant les meurtres, avec la guerre qui l'a privée de tout, privé de sa terre, privé peut-être de sa famille... je n'ai plus osé la voir, je n'ai plus osé. Je ne pouvais entendre son silence, je ne pouvais pas la voir me regarder comme un ennemi, comme un conquérant. Pourquoi les blancs se sentent ils différents ? Je n'ai jamais pu parler d'elle à un autre blanc, sinon j'entendrais leurs mots d'insultes, il y a tant d'insultes françaises envers les indigènes, ils en inventent, et en inventent, tous, les militaires, les paysans, les ouvriers, les déportés, les miséreux, les femmes et les enfants, ils inventent des mots pour les rendre différents. Eux ils nous regardent avec défiance, encaissant l'humiliation, pleins de haine et de silence. Je voudrais lui parler, plus que du pain, plus que de l'eau à boire, je voudrais lui parler, lui parler de tout, et la comprendre, parler, c'est drôle juste parler, faire semblant de nous comprendre et oublier la faim, la misère et la guerre, les humiliations, parler et tenir debout en humains, parler non pas comme des étrangers mais des gens qui vivent sur la même terre, et qui parlent de tout, de tout et de rien, et qui parlent en souriant.

Déplacé, émigré, loin des miens, je vais mourir de faim pour avoir ouvert par mégarde une barrière. C'est la rigueur militaire, maintenant qu'il y a d'autres émigrés, que faire de ce célibataire ? J'étais utile quand il n'y avait rien, je laisserai ma ration pour un autre. Je vais mourir ici, qu'est ce que cela fait, pourquoi pas ici où ailleurs ? Ils diront leurs regrets en français, je n'y comprendrai rien, ni mes amis qui restent en vie, si j'avais le courage de lui demander encore un peu de nourriture, si j'avais ce courage d'être pour elle comme un chien après l'avoir vu souffrir, pourquoi donc je me sens plus proche de celui qui m'affame que de celle qui m'accueillerait ? C'est que je crains d'être pour elle comme lui pour moi, par mes yeux, ma voix et mon visage. L'opresseur est le miroir de mon image, et il m'a rendu seul, sans espoir.

De retour avec elle (ou elle en rêve) :

Il y a eu un crime, j'ai vu dans le regard du général, le regard du criminel. Les Français ont perdu le fils aîné du Roi, je pense qu'ils ont perdu toute morale, ils sont comme cet enfant qui les dirigera, encore innocents mais déjà cruels car ceux qui dictent leurs actions sont des militaires pleins de revanche. Nemour, Soult, Bugeaud, chacun ayant servi sous les ordres de l'autre, Nemour sous les ordres de Bugeaud, Bugeaud sous les ordres de Soult, Soult sous l'autorité de Nemour, et la France fait la guerre au nom du Roi et d'un enfant. Je connais tous ces gens, ils étaient en Allemagne, ils sont revenus mécontents, comme d'une dure ballade. Toi tu n'y comprends rien, tous se ressemblent pour toi, ils pourraient tout aussi bien être des Turcs. Mais devant ton silence, pour une dernière fois, je veux t'expliquer. Moi-même j'ai mis du temps à comprendre mais en apprenant le français, en discutant avec les uns, avec les autres, j'ai pu faire mon enquête. Tout repose sur la folie, a-t-elle une cause physique ou bien morale ? Certains disent que c'est à la forme du crâne que l'on devient fou, d'autres que c'est moral. Mais la folie, en vérité, c'est de pouvoir dire que quelqu'un est fou. Je me souviens du fou de mon village, celui que l'on considérait comme un fou, il me dit un jour que j'étais six, je lui ai répondu que non, que je n'étais pas six, et comme il insistait je lui ai demandé pourquoi il s'estimait le droit de me voir six, c'est parce qu'il était dix m'a-t-il répondu, et que dix étant plus nombreux que six, il avait le droit de me considérer comme six. Tout le monde est fou, sauf celui qui le sait, qui sait qu'il est le premier à être fou, alors il est un peu moins fou qu'un autre. Ces militaires que l'on a privé de toute mesure, ces militaires qui se battent pour eux-mêmes, dirigés moralement, politiquement par des militaires, sont comme ce fou qui se disait dix, ils se croient dix et rendent les autres faibles, ils se sentent le pouvoir de dire qui sont les autres, toi, moi, qui sont ceux qu'ils dominent. Ils n'ont plus de repères car le fils aîné de Louis-Philippe, le Duc d'Orléans, est mort, et il était le dernier à se battre en militaire, à la loyale, en respectant les lois de la guerre, maintenant ils combattent pour eux-mêmes car le peuple a tort. En face d'eux, un émir, lettré, responsable et sur ses terres. Que peuvent-ils faire d'autre que de décider que vous serez un peuple de fous. Ni en raison de votre crâne, ni par une faute morale, mais parce que ce sont les fous qui sont dix, et que les fous dirigent. Voilà le crime, quelques années de folies et de régime militaire où toute une terre est transformée en un immense asile de fous, et où les fous déclarés ne font que constater la folie des médecins. Moi-même je ne sais plus de quelle folie je suis, et je parle sans arrêt comme un demeuré, je parle car ton silence me rend fou, je parle comme toi tu danses, pour pardonner à ceux qui se sont battus sans vaincre, à ceux qui se sont tus sans se battre, à ceux qui ont joué aux fous, et aux médecins eux-mêmes qui ne savaient pas qu'ils étaient fous.

Djamila sourit, puis rit avec lui

Dernier Mouvement

(Lu) - « La chasse de cet animal offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'arabes montés sur des chevaux du désert, vont contre le vent cherchant la trace de l'autruche, et, quand ils l'ont trouvée, la suivent à une distance d'un demi-mille ; l'oiseau fatigué de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs et cherche à passer à travers leur ligne ; alors ils l'entourent et tirent tous à la fois sur lui jusqu'à ce qu'il tombe mort ; sans cette ruse ils ne pourraient jamais prendre l'autruche, qui, bien que dépourvue de la facilité de voler en l'air, dépasse sur terre les animaux les plus rapides. »

Blismon, notice topographique sur le royaume et la ville d'Alger, 1830

Comment me rapprocher de toi maintenant ?
Comment faire taire ce tabou réveillé ?
Comment oublier sans oublier vraiment ?
Comment permettre la coexistence et l'amour ?

Blismon était comme amoureux de l'Algérie qu'il décrit, plein de désir pour ses champs de blé, sa nature et sa forêt. Il déplorait seulement que les vignes ne servent pas pour le vin, mais seulement pour leurs fruits et le jus de leurs fruits. Il aimait décrire la paix de la ville, son calme et sa beauté, et les raffinements des supplices réservés aux criminels. Il les décrit avec des détails qui laissent deviner son goût pour une certaine cruauté. Au même moment, à Paris la pudeur éloigne de la foule les hurlements des suppliciés et des condamnés à mort, à Alger, heureusement, un Français peut encore savourer la cruauté, les bastonnades, les bourreaux qui tranche la tête d'un coup de sabre. Son appel à la conquête est un récit d'amour ou se mêle la nature, l'ordre policé et le sadisme – tout semble l'émerveiller, tout semble l'attirer, et attirer avec lui toute son armée virile.

Progressivement les généraux français, laissés à eux-mêmes, ont transformé le corps vaillant de la révolte en corps souffrant, en corps malade. Le Général Bugeaud, après une guerre « vendéenne » et féroce, met l'émir Abd al-Kader hors la loi, il transforme son armée en groupe rebelle, il prive de territoire celui dont on avait reconnu la souveraineté sur l'essentiel des terres algériennes, privé de blé, dont il a payé tribut, de paix et de respect, il en fait un rebelle pourchassé, vaincu, avant qu'il soit emprisonné en France. La rébellion entière est devenue malade, de choléra, de fièvre, de famine et le face à face, est devenu la lutte entre un corps sain et un corps malade.

On pourrait dire la même chose de toutes les conquêtes, jusqu'à celles d'aujourd'hui, transformer le corps de l'autre en un corps malade, fiévreux, et nier tous ces regains de fierté, ses moments de rémission, lui faire voir sa maladie comme un signe de défaite.

Votre corps malade vous fait vous taire
votre corps malade vous fait vous asseoir loin de moi
Maladie des régions tempérées
Maladie de l'impression de défaite

Chaque jour on vous rappelle que votre pays est celui des vaincus
Ou des rebelles
Ce qui revient au même
Du peuple de ceux qui se sont fait conquérir
En se cachant à eux-mêmes
Ceux qui ont du faire la guerre
A leur part française
Pour devenir eux-mêmes
Quand la part française était sensée être la part saine
D'une économie dominée
D'un pays dominé
Par sa part saine
Sur sa part malsaine et pauvre
Sur sa part malade de l'Afrique
Qui reste éternellement malade
Pour ceux qui restent sains
Gangrène des vaincus
Corps malades, noirs et fiévreux
Qui viennent partager leur haine
Leur peine et leur misère
Corps sain contre corps malade
Voilà la bataille
La grande bataille coloniale
La guerre éternelle contre le corps malade
Qu'on veut soigner, parquer, détruire
Et repousser
L'Afrique qui montre son corps malade,
Sur les affiches du métro,
Aux actualités télévisées
Dans les films grands spectacles
Malade de son corps,
Malade de folie
Malade devant le corps sain des blancs.
Les malades de l'autre camp
Du camp des conquérants
On ne les montre pas
Ils sont cachés, ils ne se montrent pas
On ne montre que des corps sains
Aux vaincus
Des corps sains qui se moquent
Qui piétinent la dignité
La plastique des corps sains blancs
Jusqu'à ce qu'on apprenne à photographier
Les corps bronzés et noirs des athlètes américains.

Ces mots se dessinent sur la joue d'une femme :
Vous n'auriez pas du raconter ces choses qui nous séparent.

Qu'est ce qui a pris à ces militaires, puis ses colons, ces fonctionnaires, d'aimer une terre au point d'en aliéner ses habitants ? A qui appartient un territoire ? A ceux qui l'aiment et le conquiert ou ceux qui en font usage ?

La nostalgie et la haine de ceux qui ont perdus leur maison, après la guerre d'indépendance.

Je comprends votre silence
Car vous partagez les deux histoires
Les deux versions de la même histoire
L'histoire d'une terre trop belle
Pour devenir un terrain d'expériences

Puis le FLN a négocié, au prix d'une guerre de maquis, de bombes et d'horreurs, l'existence de l'Algérie, la naissance d'une nation. Des algériens sont revenus en France, je dis revenus car certains ne pensaient pas l'avoir quittée. Puis l'acharnement social, la mixité, la trace sur les visages de la différence, l'effroi de certains français qui avaient tant à cacher, et vous et moi, séparé par nos pères, par notre niveau social, par le périphérique, par le silence.

Arthur Verley.

Ecrit à Paris, juin 2010, par Olivier Schneider.

Déposé à la SACD (248112)

Créé dans une mise en scène de Sonia Zarg Ayouna au centre culturel Sidney-Bechet de Grigny le 30 mai 2012 avec Olivier Schneider et Nawel Oulad Ben Said, chorégraphie de Nawel Oulad Ben Said, musique Clement Rueda